

MOVING STILL

UNE PROGRAMMATION DE VIDEOS PORTUGAISES
EN PRESENCE DE LA COMMISSAIRE MIRIAM SAMPAIO ET DE L'ARTISTE ANGELA FERREIRA

DIMANCHE 17 SEPTEMBRE 2006, 19 H 30

SALA ROSSA

4848, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTREAL

ENTREE LIBRE

UNE PRESENTATION DE L'ESPACE VIDEOGRAPHE

Montréal, le 8 septembre 2006 – L'ESPACE VIDEOGRAPHE, secteur programmation de VIDEOGRAPHE, reprend ses activités dédiées à la diffusion de l'art vidéo contemporain. À travers ses programmations vidéo et ses expositions, l'Espace travaille activement à développer des partenariats entre les différents acteurs du milieu des arts médiatiques canadiens. C'est le Portugal qui ouvre le bal de la programmation d'automne 2006 avec la présentation du programme **MOVING STILL**, préparée par l'artiste et commissaire Miriam Sampaio. Grâce à la précieuse collaboration du Groupe d'Intervention Vidéo et de la Saw Gallery, deux rencontres avec l'artiste Angela Ferreira sont prévues le jeudi 14 septembre, à 19h30 au 4001, rue Berri, local 105, à Montréal et le vendredi 15 septembre, de 14h à 16h, au 67, rue Nicholas, à Ottawa.

Dans le désir d'établir un pont entre Lisbonne et Montréal, la programmation **MOVING STILL** est marquée par l'urgence de faire connaître des œuvres encore marginalisées aujourd'hui, produites avec des ressources extrêmement limitées. Fortement imprégnées par le contexte politique du pays, ces œuvres partagent un sens de la durée étonnant, conviant le spectateur à vivre physiquement une expérience d'instant dilatés à l'extrême. Les images, toujours obsédantes, qu'il s'agisse d'un mouvement de va-et-vient d'un militaire à l'entrée d'un immeuble, d'une femme aux bords des larmes ou d'une usine dont les acteurs ont été chassés du cadre à la façon de marionnettes invisibles, agissent tels les révélateurs d'une histoire qui peu à peu émerge dans la conscience collective.

« Plusieurs de ces artistes sont nés sous le régime fasciste alors que d'autres sont venus au monde après la révolution. Cela fait-il une différence particulière? Quand le traumatisme devient-il indissociable de la culture? La mémoire collective nous affecte-t-elle? Est-ce que les jeunes Portugais connaissent l'histoire contemporaine et s'en préoccupent? En quoi le décalage identitaire et le retour aux origines ont-ils un effet sur moi, maintenant que je vis au Portugal? En quoi tout cela m'affecte-t-il dans mes rapports avec les autres artistes? En quoi cela les affecte-t-il, eux? *O meu olhar é diferente. Tenho uma maneira diferente fora do lugar.* **MOVING STILL** ne répond peut-être pas directement à ces questions, mais ce sont là certaines de mes interrogations en tant qu'artiste et commissaire vivant au Portugal.

(...) Je persiste à voir la vidéo comme un outil. Je continue de croire à son accessibilité, de croire aux histoires qu'elle génère. Des créateurs et des membres de la communauté artistique se sont appropriés la Portapak Sony qui leur permettait de travailler en toute indépendance. La vidéo a facilité - et facilite encore - l'introspection, le travail chez soi, le rapport entre le corps et la caméra. Elle peut tenir lieu de journal intime. Elle permet aux femmes, aux gens de couleur, aux gais et aux ouvriers d'explorer la sexualité, l'identité, tout comme la mémoire individuelle et culturelle. La vidéo sert d'instrument de conscientisation sociale et politique. Toutes ces histoires ne sont pas séparées de moi. Elles vivent à travers moi. Elles font partie de moi. Elles me suivent partout. Je crois à l'idée de la mémoire et de la transmission. Je crois que la connaissance est source de pouvoir et qu'elle devrait être partagée. »

La commissaire tient à remercier la Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, la Fundação Calouste Gulbenkian, l'Instituto das Artes, le Clube Português de Artes e Ideias, le Maumaus et Restart - Escola de Criatividade e Novas Tecnologias, ainsi que Pedro Moura, Jurgen Bock, Miguel Wanschneider, Patricia Guerreiro, Claudia Ulisses, Pedro Filipe, Daniel Barroca, Lara Torres, Joao Tovar, Anne Golden, Petunia Alves, Sophie Bellissent, Jason Saint-Laurent et Sylvie Roy.

Vidéographe remercie les institutions et les organismes suivants pour leur soutien financier :
le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

La prochaine activité de l'Espace Vidéographe aura lieu le mercredi 25 octobre à 17h au Musée Juste pour rire dans le cadre du Festival du nouveau cinéma de Montréal. Le programme **FRATERNITE** est composé de bandes vidéo signées par six artistes torontois et montréalais. La présentation de ce projet est une coproduction avec le centre d'artistes Trinity Square Video à Toronto.

- 30 -

Veuillez prendre note que Miriam Sampaio et l'artiste Angela Ferreira sont disponibles pour entrevue.

CONTACT

SYLVIE ROY
ESPACE VIDEOGRAPHE
460, RUE STE-CATHERINE OUEST, BUREAU 504
MONTREAL QUEBEC H3B 1A7
TEL. : (514) 866 4720;
COURRIEL : ESPACE@VIDEOGRAPHE.QC.CA
SITE WEB : WWW.VIDEOGRAPHE.QC.CA

NOTES DE LA COMMISSAIRE

MIRIAM SAMPAIO

MOVING STILL

« Je suis fille de juifs sépharades nés dans le Portugal fasciste. En 1998, je me suis rendue pour la première fois en tant qu'adulte au Portugal, lieu de naissance de mes parents, qui ont émigré au Québec comme réfugiés politiques dans les années 60. J'ai entrepris ce voyage pour découvrir mon histoire familiale. J'ai eu depuis l'occasion de retourner dans ce pays où j'ai tissé des liens plus étroits avec la communauté artistique et certains lieux de recherche comme les bibliothèques et les Archives nationales. Cette proximité m'a permis de lever lentement le voile sur plusieurs secrets et de mettre à nu la perméabilité des histoires «officielle» et personnelle.

L'Histoire joue un rôle important dans l'identité portugaise. Le Portugal a vécu sous le fascisme pendant plus de 40 ans. Le monde ignorait ce qui était alors tenu secret : la torture des prisonniers politiques et les guerres coloniales en Angola, en Guinée-Bissau et au Mozambique. Cette dictature, la plus longue en Europe, a pris fin le 25 avril 1974. À cette époque, on comptait 70% d'illettrés parmi la population portugaise.

Le fascisme n'est mort que depuis trente-deux ans. Le silence demeure. Son influence persiste et contamine la jeune génération de façon insidieuse. Les souffrances et les drames passés, présents et à venir sont inscrits sur les visages, les espaces urbains et à travers le pays.

Les pratiques culturelles changent. Aujourd'hui, la mémoire est contestée, occultée ou reconfigurée. Avec ses recoupements et ses interdits, elle est une expérience des zones limites. Logée à la croisée du passé et du présent, elle censure le souvenir de certains événements et condamne l'accès à des zones refoulées du passé.

MOVING STILL est né de ce sentiment d'urgence qui sous-tend ma démarche en tant qu'artiste et commissaire. Ce programme aborde des thèmes comme l'altérité et le décalage identitaire. Les images qui évoquent cette programmation vont de l'obsession, la précision, l'accumulation, la régurgitation, le silence à l'expérimentation, la déconstruction, le récit et la recherche. »

Les œuvres de neuf artistes composent le programme *Moving Still*, soit *Untitled* d'Angela Ferreira, *Utopia Mod. 273/99* de Claudia Ulisses, *Barulho 1* de Daniel Barroca, *Girl Applying Lipstick* de Sara Santos, *Untitled* de Virginia Mota, *Vai e Vem* de Cristina Mateus, *La Mano dell'Ambasciatrice* de Pedro Diniz Reis, *O Insuportável Som do Silêncio* de Paula Lopes et *In Spaces Between* d'Ana Bezelga.

Plusieurs de ces artistes sont nés sous le régime fasciste alors que d'autres sont venus au monde après la révolution. Cela fait-il une différence particulière? Quand le traumatisme devient-il indissociable de la culture? La mémoire collective nous affecte-t-elle? Est-ce que les jeunes Portugais connaissent l'histoire contemporaine et s'en préoccupent? En quoi le décalage identitaire et le retour aux origines ont-ils un effet sur moi, maintenant que je vis au Portugal? En quoi tout cela m'affecte-t-il dans mes rapports avec les autres artistes? En quoi cela les affecte-t-il, eux? *O meu olhar é diferente. Tenbo uma maneira diferente fora do lugar. Moving Still* ne répond peut-être pas directement à ces questions, mais ce sont là certaines de mes interrogations en tant qu'artiste et commissaire vivant au Portugal.

Chacun des créateurs de *Moving Still* s'inscrit dans sa pratique de façon singulière, que ce soit à travers la réappropriation d'images recyclées, de gestes, de paysages, de regards et d'espaces.

Des artistes femmes utilisent la vidéo comme outil de communication pour lutter contre l'exclusion d'une société qui valorise davantage les hommes. Certaines remettent en question ce mode d'expression, le revendiquent pour elles, et l'investissent pour imposer une autre vision. C'est le cas de Virginia Mota et Claudia Ulisses. D'autres utilisent la caméra comme une extension de leur propre corps pour exorciser des fantômes et affronter la confusion, comme Sara Santos dans *Girl Applying Lipstick*. Angela Ferreira est l'une des rares artistes dont le travail consiste à déconstruire le colonialisme et le fascisme portugais. Cristina Mateus et Claudia Ulisses se questionnent face aux célébrations du 25 avril 1974, anniversaire de la révolution. Quant à Paula Lopes, elle confronte son regard à celui du spectateur en plaçant la caméra à hauteur d'œil et en le fixant, les yeux dans les yeux.

D'autres artistes comme Daniel Barroca (*Barulho 1*) sont captivés par les films Super 8 qu'ils dénichent dans les marchés locaux et qui sont, pour la plupart, des récits de voyages dans les anciennes colonies. Daniel Barroca redonne non seulement vie à ces images en se les appropriant, mais il crée aussi une autre histoire. Il peint sur la pellicule avec de l'encre de Chine et expérimente avec les formes obtenues. Dans sa première vidéo, *In Spaces Between*, Ana Bezelga s'attaque à la façon dont le Portugal perpétue l'idée d'un art élitiste. Comment rendre le monde de l'art plus accessible? se demande-t-elle. À travers une démarche intuitive, elle superpose au monde de l'art (les musées, les galeries) les plages de son enfance en se remémorant les membres de sa famille qui ont jadis travaillé comme pêcheurs. Enfin, le vidéaste Pedro Diniz Reis explore le fétichisme par le biais de la performance.

Je persiste à voir la vidéo comme un outil. Je continue de croire à son accessibilité, de croire aux histoires qu'elle génère. Des créateurs et des membres de la communauté artistique se sont appropriés la Portapak Sony qui leur permettait de travailler en toute indépendance. La vidéo a facilité - et facilite encore - l'introspection, le travail chez soi, le rapport entre le corps et la caméra. Elle peut tenir lieu de journal intime. Elle permet aux femmes, aux gens de couleur, aux gais et aux ouvriers d'explorer la sexualité, l'identité, tout comme la mémoire individuelle et culturelle. La vidéo sert d'instrument de conscientisation sociale et politique. Toutes ces histoires ne sont pas séparées de moi. Elles vivent à travers moi. Elles font partie de moi. Elles me suivent partout. Je crois à l'idée de la mémoire et de la transmission. Je crois que la connaissance est source de pouvoir et qu'elle devrait être partagée. »

**CURATORIAL STATEMENT
BY MIRIAM SAMPAIO**

MOVING STILL

*We engage in history not only as agents and actors but also as narrators and storytellers.
...we may be able to redress forcibly forgotten experiences, allow the silences of the word of history to come
to word and imagine alternative scripts of the past. (Michel-Rolph Trouillot)*

As culture experiences changes, memory is contested, repressed or reconfigured. Memory is a phenomenon of conceptual border zones; it is an intersection and an interdiction. It dwells at the crossroads of the past and the present. It bans the recall of certain events and prohibits entry into cordoned-off areas of the past.

In 1998, for the first time as an adult, I travelled to the birthplace of my parents in Portugal. As the daughter of Sephardic Jews from fascist Portugal, who emigrated to Québec as political refugees in the 1960s, this journey was taken to uncover family history. I have since had the opportunity to return to this country, becoming more intimate with the arts communities and research resources, such as libraries and National Archives. This familiarity has enabled me to slowly uncover some of the secrets and permeability of both 'official' and personal histories.

One must understand that history plays an important part of Portuguese identity. Portugal was under fascism for over 40 years, which supposedly ended on April 25th, 1974, the longest living dictatorship in Europe. Silence continues to be pervasive. The world did not know what was being kept secret, the torture of political prisoners and the colonial wars in Angola, Guinea Bissau and Mozambique. Tourists only cared to see the beaches, the very same beaches where some of the prisons were located. By 1974, seventy percent of the Portuguese population was illiterate. As Portugal continues to grow as a tourist attraction it also continues to be one of the poorest countries in Western Europe.

In my historically persecuted, alienated and secretive family, evidence of the past and substance of the present is scant. I have to be a spy – a collector of memories, stealing or coercing back bits and pieces of information in order to re-construct the history of the crime that was the Salazar dictatorship, and the ensuing violence both by state and family. I grew up in an environment where silence/secrets were a constant factor. My parents hid the violence in our home, and equally hid the history of their lives in Portugal before coming to Québec. Through strategic conversations I discovered that my parents were political refugees. My father, an anarchist in Portugal, worked secretly (underground) against Salazar's dictatorship (Antonio de Oliveira Salazar ran a dictatorship from 1928 to the seventies; a revolution occurred on April 25, 1974), consistently followed and interrogated by the PIDE (the Portuguese Secret Police), he miraculously managed to flee Portugal.

Fascism ceased to exist only thirty-two years ago. Its lingering residues, its insidiousness continues to seep into its current generation. The catastrophes and suffering of the past, present and future are located within faces of the people, spaces of the city, throughout the country. Living means leaving traces. It is the moment in which the forgotten is remembered.

We have much work to do, the taking responsibility of the colonization of Brazil, African countries, Goa and other regions of India and East Timor, the colonial wars (1961-1974) and their effects; and then there are those who took part in the PIDE (Portuguese Secret Police/Polícia de Vigilância e de Defesa do Estado).

The PIDE is considered to be one of the most functional and effective [secret services](#) in history. Using a wide network of [covert cells](#), which were spread throughout Portugal and its overseas territories, PIDE had infiltrated agents into almost every underground movement, including the Portuguese Communist Party as well as the independence movements in [Angola](#) and [Mozambique](#). The PIDE encouraged citizens - the so-called bufos (snitches) - to denounce suspicious activities, through the use of monetary and prestige incentives. This resulted in an extremely effective espionage service which was able to fully control almost every aspect of Portuguese daily life. Thousands of Portuguese were arrested and tortured in PIDE's prisons.¹

At the moment the country sits behind in its “so-called” democratic status and maintains a silence so strong that most young people do not know what people suffered under its former regime and its history. There is an attempt to erase the dictatorship from living memory. The former PIDE headquarters was recently demolished in order to build a luxury condominium and the former school where the PIDE took their training was destroyed in the last few years. Neither PIDE nor its infiltrated agents were ever prosecuted for the crimes they committed.

We must continue to create a space to hear the stories from our former male / female political prisoners, African and Portuguese, for those who were anti-fascists / anti-colonialist who may have never been imprisoned, for those who were tortured, for those who were killed, for those who fled the country and continued on with the resistance, for those who suffered at the hands of the Portuguese army that controlled its colonies, for the 2.5 million Portuguese who were driven abroad to escape the poverty or the threat of four years' conscription in the African wars ... and the list continues on.

¹ Tarrafal (also known as Campo da Morte Lenta, "Camp of the Slow Death") was a concentration camp in the Cape Verde Islands, then a Portuguese colony, set up by the dictator Salazar before the Second World War (1936) where anti-fascist opponents of this right-wing regime were sent. At least 32 Anarchists, Communists and other opponents of Salazar's regime died in that camp. The camp was closed in 1954 but was re-opened in the 1970s to jail African leaders fighting Portuguese colonialism.

While all these issues are true and its urgency dictates exploration, our history of the resistance movement that took place both in Portugal and abroad against Salazar's regime mainly remains in silence, overwhelmed by other histories such as Hitler's Third Reich's, and Mussolini's and Franco's fascism's. We continue to deal with people's ignorance of where Portugal is located on the world map and what language do we speak - Spanish?

There were divisions within the Portuguese community in Montreal and elsewhere, the fascists and the anti-fascists. The fascists continued to work as agents for the PIDE. The anti-fascists continued to do the necessary work against Salazar and his regime such as smuggling Portuguese into Canada, organizing actions/conferences for the release of the political prisoners incarcerated in Portuguese prisons. But we all had something in common. We were and are ethnic minorities. We suffer racism and classism. Those of us who live outside Portugal know this all too well. Stereotypes continue to exist. We were / are your cleaning ladies, garage owners, working-class and this list of stereotypes goes on.

I grew up in an all white working-class area of Montreal outside of the Portuguese community. I am a Sephardic Portuguese Jew-Gypsy. My ancestry is indivisible from a larger history of Secret Jewish communities of Portugal, the "Marranos", whose 'double existence' can be traced back to the expulsions of Jews from Portugal and Spain in the late 1400's. I also grew up outside the Jewish communities. I was (am) an outsider to both sides. The Roman Catholic Portuguese hated me for being Jewish and on the other side I was hated because I was a Sephardic Jew and in my neighbourhood I was hated for all of the above reasons.

As an artist / curator living in Portugal I feel an absolute urgency to reach out to Portuguese artists, act as a liaison and create a dialogue between Portugal and Canada. Working as an independent curator allows me to exchange ideas, create a community and in return I also grow as an artist.

Moving Still was born from that place of rawness and urgency which lies under my artistic and curatorial practice. It's a program that references issues such otherness and displacement. The words that describe *Moving Still* are obsessive, meticulous, hoarding, intuitive, regurgitation, silence, experiment, deconstruction, narrative and research.

I have chosen these nine artists to be a part of *Moving Still*, Angela Ferreira (*Untitled*), Claudia Ulisses (*Utopia Mod. 273/99*), Daniel Barroca (*Barulho 1*), Sara Santos (*Girl Applying Lipstick*), Virginia Mota (*Untitled*), Cristina Mateus (*Vai e Vem*), Pedro Diniz Reis (*La Mano dell' Ambasciatrice*), Paula Lopes (*O Insuportável Som do Silêncio*) and Ana Bezelga (*In Spaces Between*).

Some of these artists were born under the fascist regime while the others were born after the revolution. Does this particularly make a difference? When does trauma become inseparable from culture? Does collective memory affects us? Do most Portuguese young people care or know about our contemporary history? How does my personal displacement and the return to my origins affect me while I am living here? How does it affect me when interacting with some artists? How does it affect them? *O meu olhar é diferente. Tenho uma maneira diferente fora do lugar.* *Moving Still* may not answer these questions directly but these are some of the thoughts I ask myself as curator and an artist living in Portugal.

Each of the artists in *Moving Still* have their own particular way of placing him/herself into their practice whether it is through the reclamation of found footage, gestures, landscape, the gaze, and spaces.

There are female artists using video as means to communicate, to fight against exclusion from a society that gives more value to men. Some challenge the medium, reclaim it as their own, and dominate it in order to reconstruct another vision, women like Virginia Mota and Claudia Ulisses. Some use the camera as an extension to one's body to regurgitate phantoms, to confront confusion as Sara Santos does in her video *Girl Applying Lipstick*. Ângela Ferreira is one of the few artists addressing issues deconstructing Portuguese colonialism and fascism. Cristina Mateus and Claudia Ulisses's videos were created in response to the anniversary of the revolution that took place on 25th of April 1974. Paula Lopes confronts her gaze by placing the camera at eye level and stares back, eye to eye.

There are other artists such as Daniel Barroca (*Barulho 1*) who is obsessed with finding Super 8 film in local markets. Most of which were filmed by the Portuguese who would travel to the former colonies. Daniel Barroca not only gives life back to the original by appropriating it but also creates another story. He experimented with India ink by painting the film with it and worked with the results that took place. Ana Bezelga working with her first video, *In Spaces Between*, critiques how Portugal perpetuates the idea that art is for the elite. Working intuitively she roams the beaches, remembering her family members that once worked as fishermen. She questions how art (exhibitions) can be more accessible and than there is Pedro Diniz Reis, video artist exploring performance-base work dealing with fetishism

I continue to see video as a tool. I continue to believe in its idea of accessibility. I continue to believe in its histories. The history of how artists and community members took up the Sony portapac allowing them to work independently. How this medium encouraged/encourages introspection, the home-alone, me and my camera approach. Video could be used as diary. How women, people of colour, queers and working class folk, explored sexuality, gender, identity and personal and cultural memories. How they used video as a tool for social and political consciousness raising. These histories are not separate from me. They live with me. They are a part of me. They come with me wherever I go. I believe in remembering and exchanging them. I believe that information is power and it should be shared.

This project would not have been possible without the generous support of Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, Fundação Calouste Gulbenkian, Instituto das Artes, Associação Maumaus – Centro de Contaminação Visual, Maumaus, Restart - Escola de Criatividade e Novas Tecnologias and [Clube Português de Artes e Ideias](#).

I would like to thank all the artists, Pedro Moura for all the translations he took on for this project, Jurgen Bock, Miguel Wanschneider, Patricia Guerreiro, Claudia Ulisses, Pedro Filipe, Daniel Barroca, Lara Torres, Joao Tovar, Anne Golden, Petunia Alves, Sophie Bellissent, Jason Saint-Laurent and finally to Sylvie Roy for all her work, patience and support.